5

L'OFFICIEUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

ET EN PROSE.

par le Marquis de La Salle

Représentée par les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, le 28 Août 1780.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Imprimeur & Libraire, Rue Pavée.

M. DCC. LXXX.



ACTEURS.

LE COMTE DERVIEUX, oncle de Florival. *M. Rozierre.*

LE MARQUIS DE FLORIVAL. *M. Raimond.*

LE BARON DE SAINT-FAR, ami de Florival. *M. d'Orgeville.*

LA BARONNE DE VIEUXBOIS. *Mde. Gontier.*

LE COMMANDEUR DE BERTAC. *M. Suin.*

DOUCET, Huissier au Châtelet. *M. Favard.*

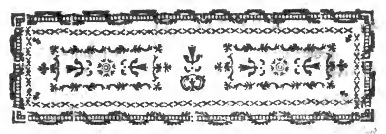
DUBOIS, Valet-de-Chambre de Florival. *M. Valleroy.*

UN LAQUAIS de la Baronne. *M. Thomassin.*

DEUX GARDES de la Connétablie. *MM. Desformeaux & Corali.*

LE GARÇON de l'Hôtel. *M. le Clerc.*

La Scene est dans un grand Hôtel garni; trois différens appartemens donnent dans le Sallon où elle se passe.



L'OFFICIEUX,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLORIVAL, SAINT-FAR.

SAINT-FAR.

REcevez mon compliment, Marquis, la Cour vous rend justice, en vous accordant le Régiment que commandoit feu Monsieur votre Pere.

FLORIVAL.

Ah ! Baron, quelle tâche elle m'impose ! Sa bravoure, sa candeur, ses talens, son humanité, lui concilierent, vous le savez, l'estime des Généraux, la confiance de la troupe, & l'amitié de tous. Que je suis loin d'égaler ce respectable modèle !

SAINT-FAR.

J'aime à vous voir cette modestie, rare à votre âge ; mais, craignez de la pousser trop loin ; la défiance de soi-même portée à l'excès, nuit au talent, & le Comte de Florival...

FLORIVAL.

Nous l'avons perdu à l'instant où il allait assurer mon bonheur. C'est vous, cher Saint-Far, qu'il avoit prié de ménager cet établissement, sans lequel je ne puis être heureux : mon cœur plein des charmes, des vertus de l'adorable Julie s'ouvrait à l'espoir de la posséder ; la Marquise de Fiermont sa mere, semblait favorable à ma tendresse... Mon pere tombe malade, je m'enferme avec lui ; après six semaines de souffrances, il expire dans mes bras. Vous vîntes m'arracher de ce lieu de douleur, & vous me forçâtes de me loger ici ; mais j'y ai porté mes regrets & mon amour.

SAINT-FAR.

J'ai profité du temps pour faire arranger votre hôtel ; de façon à recevoir Julie, si sa mere n'a pas changé.

FLORIVAL.

Ah ! cher ami, que ne vous dois-je pas ? Mais pensez-vous que Julie se donne sans répugnance ? Madame de Fiermont voudra-t-elle toujours ?...

SAINT-FAR.

Julie a trop de candeur pour que vous n'ayez pas lu son penchant dans ses yeux. Quant à sa mere, elle ne desire que le bonheur de sa fille ; & le Régiment que vous venez d'obtenir, ajoutera sûrement encore aux dispositions favorables où je l'ai vue pour vous.

FLORIVAL.

Oserai-je vous prier de reprendre au plutôt la suite de cette affaire ?

SAINT-FAR.

Je ne vous laisserai pas languir. Je vais, en vous quittant, chez la Marquise pour un autre objet, & je renouerai la négociation. Mais, qui vous empêche d'y venir en sortant de chez le Ministre où vous allez ce matin ?

FLORIVAL.

Croyez vous que je doive... que je puisse...

SAINT-FAR.

Assurément, elle sera préparée à votre visite : laissez faire à l'amitié.

SCENE II.

FLORIVAL, SAINT-FAR, DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur Dervieux arrive, Monsieur.

FLORIVAL.

Mon oncle !

DUBOIS.

Oui, Monsieur ; il vient de descendre de sa chaise, on va monter ses malles.

SAINT-FAR.

Vous allez le recevoir ; moi qui ne le connais point, je vous quitte pour travailler à ce que vous desirez.

FLORIVAL.

Cher ami, mon sort est entre vos mains : je vais audevant de mon oncle.

DUBOIS.

Ah ! vous avez le temps ; il a vu en entrant que l'hôtesse a une fluxion, il lui conseille un remede : cela ne sera pas si tôt fini.

FLORIVAL.

N'importe.

DUBOIS.

Il dispute à présent avec le Chirurgien, dont il a blâmé les remedes devant lui sans le connoître. Le Carabin s'en est offensé. C'est un petit Gascon aussi bouillant & plus suffisant qu'aucun habitant des bords de la Garonne, & sa vanité, en opposition avec l'entêtement de M. le Comte, faisait un effet si plaisant, que je me suis vîte retiré de peur de rire trop haut.

FLORIVAL.

Dubois, songez que c'est mon oncle, & ne vous écartez pas...

DUBOIS.

Ah! Monsieur, je n'en dis pas de mal; s'il donne des conseils à tous venans sans qu'on lui en demande, c'est par envie d'obliger. Qu'ils soient importuns ou mauvais, cela ne fait rien à l'intention, elle est toujours bonne chez lui.

FLORIVAL.

Taisez-vous, le voici.

SCENE III.

DERVIEUX, FLORIVAL, DUBOIS, *un vieux Valet qui, avec le Garçon de l'Hôtel, traversent le Théâtre, portant des malles.*

DERVIEUX, *à la cantonade.*

JE connais ces maladies-là mieux que tous vos petits Charlatans. Faites ce que je vous conseille, vous vous en trouverez bien. Hé! bon jour, mon cher Florival; je suis bien fâché de n'avoir pu venir plutôt; j'aurois pu vous être utile dans la triste circonstance... Le pauvre Comte . . .

FLORIVAL.

Ah! mon oncle, quelle perte!

DERVIEUX.

Je ne conçois pas cela: il n'aura sûrement pas suivi à la lettre le régime que je lui avais conseillé.

FLORIVAL.

Nos soins, l'art des Médecins, tout a échoué contre sa maladie.

DERVIEUX.

Les soins!... les Médecins... ce sont des légumes qu'il faut quand on a la goutte, rien de plus, des légumes.

FLORIVAL.

Il semblait que sa tendresse pour moi fut encore redoublée dans ces derniers momens.

DERVIEUX.

Votre chagrin eſt juſte, mon ami; votre pere était honnête homme, quoiqu'opiniâtre, & vous faites bien de le pleurer.

FLORIVAL.

Je le regretterai toute ma vie.

DERVIEUX.

Cependant, il ne faut pas perdre la tête; ſongeons à l'arrangement de vos affaires. Si mon beau-frere avait voulu me croire... mais il était borné, mon beau-frere, & ne faiſait pas cas de mes avis.

FLORIVAL

Ah! mon oncle, croyez...

DERVIEUX.

Premiérement, vos terres ſont en mauvais état; il faut ſonger à les remettre en valeur. Je m'y connais, je vous dirai comment il faut s'y prendre.

FLORIVAL.

C'eſt avec grand plaiſir, mon oncle, que je profiterai de vos lumieres.

DERVIEUX.

Commencez par quitter le ſervice; nous nous arrangerons après...

FLORIVAL.

Quitter le ſervice! Monſieur, y ſongez-vous? Le Roi vient de m'accorder un Régiment.

DERVIEUX.

Un Régiment! la bonne folie! vous y conſommerez au moins vos appointemens; vous ſerez cependant éloigné de vos terres. L'un volera, l'autre pillera; tout ira ſens-deſſus-deſſous, & puis, peut-être, un coup de mouſquet...

FLORIVAL.

Je ſuis fait, Monſieur, pour courir ces haſards; mon nom, les bontés du Roi, m'en font un devoir, & l'amour de ma Patrie...

DERVIEUX.

Mon neveu, vous raiſonnez en jeune homme. Croyez-moi, je ſais ce que c'eſt que le ſervice; n'ai-je pas été quatre ans Mouſquetaire? Ma paie ne ſuffiſait pas, je négligeais mes affaires... Ah! ma foi, j'ai pris le parti le plus ſûr, j'ai quitté, &... ſi vous voyiez mes Fermes, comme elles ſont tenues... mes étangs... mon preſſoir... vous conviendriez que j'ai bien fait.

FLORIVAL.

Je le penſe, mon oncle. Quand on n'a pas, pour le ſervice, une vocation décidée, il vaut mieux céder la place à des ſujets plus empreſſés, & dont heureuſement la France abonde.

DERVIEUX.

Bon, vous devenez raiſonnable.

FLORIVAL

Mais, me sentant le zele le plus ardent, je croirais faire un larcin à mon pays, que de ne lui pas consacrer des jours que je lui dois.

DERVIEUX.

Préjugé, mon neveu, préjugé ! Un bon Gentilhomme qui répand l'abondance dans ses terres, par les sommes qu'il met à les améliorer, qui nourrit dans l'activité des hommes qui, sans le salaire du travail qu'il leur procure, languiraient avec leurs familles dans les horreurs du besoin ; n'est ce donc, à votre avis, qu'un être inutile, un fardeau pour l'Etat ?

FLORIVAL.

Non, sans doute, Monsieur ; il serait à souhaiter que les riches inutiles, qui remplissent Paris de leur luxe, fissent refluer dans les campagnes une partie des sommes qu'ils en tirent, ils rendraient à l'agriculture, à l'industrie champêtre, l'activité qu'elles perdent faute d'alimens.

DERVIEUX.

Et les conseils que, dans ses terres, l'homme éclairé donne à ses vassaux !...

FLORIVAL.

Doivent être très-utiles.

DERVIEUX.

Vous ne croiriez pas tous les services que je rends aux miens : veulent-ils quelqu'entreprise, ont-ils quelque procès, je les guide, je les éclaire, je les accommode ; toutes leurs affaires me passent par les mains, & ils s'en trouvent bien.

FLORIVAL.

J'en suis persuadé.

DERVIEUX.

Hé bien ! mon neveu, suivez mon exemple, vous serez le bienfaiteur de l'humanité.

FLORIVAL.

Il faut aussi des défenseurs à l'Etat, mon oncle ; & je lui ai dévoué mon sang & mon travail.

DERVIEUX.

Quel entêtement ! c'est comme son pere ; mais nous traiterons cette matière à fonds, & je veux vous ramener à mon avis. Oui, vous direz : « mon oncle voit bien » les choses. » Oh ! je ne me trompe guere.

SCENE IV.

FLORIVAL, DERVIEUX, DUBOIS.

DUBOIS.

Les chevaux de M. le Marquis sont mis.

DERVIEUX.

Comment! vous sortez !...

FLORIVAL.

Je suis désespéré de vous quitter ; mais le Ministre est à Paris aujourd'hui. je dois le remercier, & je ne voudrais pas manquer à l'heure.

DERVIEUX.

Que je ne vous retienne pas, Florival; je ne veux que votre avantage : mais, croyez que mon expérience & mes réflexions me rendent plus clairvoyant que vous-même sur vos propres intérêts. Laissez-vous conduire, mon ami, vous y gagnerez.

FLORIVAL, *sortant.*

Vous le permettez... Dubois, restez auprès de mon oncle; c'est par votre empressement à le servir, que je jugerai de votre zele pour moi.

DERVIEUX.

Je vous suis obligé; mais je ne le fatiguerai pas; j'ai mes gens ici.

DUBOIS.

N'importe; comme ils ne connaissent pas beaucoup Paris, je resterai pour servir M. le Comte.

DERVIEUX.

Je te remercie, Dubois; si tu m'es nécessaire, je t'appellerai; en attendant, je te conseille d'aller te reposer; mon neveu aura peut-être besoin de toi, dans l'instant que tu y penseras le moins : crois-moi, je suis de bon conseil. (*Dubois sort.*)

SCENE V.

DERVIEUX, *seul.*

FLorival a de l'esprit, de l'honnêteté; mais je l'avais bien prévu, la Cour lui tourne la tête; je me tuais de le dire à ma sœur, elle ne m'écoutait pas... les femmes... être présentées, c'est pour elles le souverain bien. La Cour, la Cour, c'est leur cri ; mes teres, mes terres, voilà le mien. Il y a encore de la ressource avec Florival; si je pouvais lui trouver, dans la Province, une femme riche & sage, cela le tirerait de ce maudit pays-cy, où peut-être il finira par se ruiner comme tant d'autres. Voyons un peu la note de ce que j'ai à faire ce matin. (*Il s'approche d'une table, tire son porte-feuille & lit.*)

SCENE

SCENE VI.

DERVIEUX, Madame DE VIEUXBOIS, LE GARÇON de l'Hôtel.

LE GARÇON.

C'Eſt par ici, Madame; vous pardonnerez, ſi vous n'êtes pas mieux logée; mais nous avons tant de monde! Si Madame veut ſe repoſer ici, pendant qu'on arrangera ſa chambre.

LA BARONNE.

Ah! volontiers, je ſuis excédée; quelle Ville! c'eſt un enfer!

LE GARÇON.

Le logement de Madame n'eſt pas bien grand; mais il eſt commode, il y a un dégagement, & Madame peut recevoir ſon monde ici. Le ſallon eſt commun à ſon appartement & à celui de M. le Marquis.

DERVIEUX *à part.*

Je crois que je connais cette femme.

LA BARONNE.

J'ai cru que je n'arriverais jamais: j'ai trouvé des embarras, des voitures de toute eſpece, des charretiers d'une groſſiéreté... ils ont accroché mon carroſſe plus de dix fois.

LE GARÇON.

Cela mérite punition.

DERVIEUX.

Oui, c'eſt elle-même. Madame la Baronne...

LE GARÇON.

Madame n'a-t-elle beſoin de rien?

LA BARONNE.

Non, ma femme-de-chambre ſeulement, & mes malles.

LE GARÇON.

Ils ſont déja montés chez Madame par le petit eſcalier.

LA BARONNE.

C'eſt aſſez. Comment, ici! M. le Comte Dervieux... à Paris... Par quel haſard heureux?...

DERVIEUX.

Il eſt heureux, en effet, puiſque j'ai l'avantage d'y rencontrer Madame la Baronne.

LA BARONNE.

C'eſt moi, Monſieur, qui dois m'en féliciter.

DERVIEUX.

Et vous, Madame, quel ſujet vous a fait quitter votre Baronnie?

LA BARONNE.

Ah, Monſieur, une affaire criante: vous connaiſſiez

M. de Vieuxbois, vous ſavez ce que j'ai eu à ſouffrir de ſon humeur, tant qu'il a vécu ; mais ſon âge, ſes infirmités étaient ſon excuſe ; enfin, il eſt mort. Je croyais toutes mes peines finies, cependant ſes héritiers me conteſtent mon préciput, me font mille chicanes ſur mes repriſes.

DERVIEUX.

Que ne m'écriviez-vous ? Je me ſerais rendu ſur-le-champ à votre Château, j'aurais arrangé tout cela ; vous ſavez que je ſuis au fait des affaires.

LA BARONNE.

J'aurais craint de vous donner trop de peine.

DERVIEUX.

Au contraire, on eſt trop heureux quand on oblige ; & je n'eſtime les lumieres que j'ai acquiſes, qu'autant qu'elles me mettent à portée de rendre ſervice. Voyons où vous en êtes.

LA BARONNE.

J'ai formé ma demande, excipant d'un article de la coutume qui eſt précis en ma faveur, on laiſſe prendre défaut, & au moment que j'allais obtenir jugement définitif, mes parties évoquent l'affaire ici, & je viens pour ſuivre l'inſtance.

DERVIEUX.

Si vous m'aviez conſulté, l'affaire aurait pris une autre tournure ; je ſuis né avec l'eſprit conciliateur ; nous pourrons encore raccommoder tout cela.

LA BARONNE.

Vous êtes bien obligeant ; mais les collatéraux, Monſieur, les collatéraux...

DERVIEUX.

Sont de terribles gens, il en faut convenir.

LA BARONNE.

Ah, ſi jamais je me remarie, je veux avoir des héritiers en ligne directe.

DERVIEUX.

Une femme y trouve toujours mieux ſon compte.

LA BARONNE.

Vous avez bien raiſon. Mais vous, M. le Comte, qui vous a fait quitter la province ?

DERVIEUX.

Ah, Madame, vous ſavez le proverbe, *qui terre a, guerre a* ; on s'eſt aviſé de me chicaner ſur une dîme féodée, dont je jouis depuis un temps immémorial ; mais j'ai tous mes titres en regle, & parbleu, je ferai danſer mes adverſaires ; je ſuis venu auſſi pour conſoler mon neveu Florival, & l'aider dans les embarras que lui donne la mort de ſon pere.

LA BARONNE.

Comment, le Comte de Florival eſt mort ?

DERVIEUX.

Oui, Madame; il y a déja plus de six semaines; mais je n'ai pas pu quitter plutôt.

LA BARONNE.

Il est mort!... mais je n'en reviens point: nous avons cependant un bornage à faire ensemble pour un champart qui m'appartient.

DERVIEUX.

Ah! Madame, mon neveu se prêtera de bonne grace à tous les arrangemens qui pourront vous convenir, il a confiance en moi; nous arrangerons cela. Je crois qu'il a l'honneur d'être connu de vous.

LA BARONNE.

Oui, Monsieur, il est venu quelquefois nous faire des visites de voisinage avec Monsieur son pere.

DERVIEUX.

Il est de jolie figure, au moins, ne trouvez-vous pas?

LA BARONNE.

Oui, d'une figure charmante & d'une taille...

DERVIEUX.

On ne peut pas mieux prise; il a de l'esprit, & ma foi ses terres sont belles; mais je crains qu'il ne se gâte à la Cour. Je voudrais lui trouver un bon établissement.

LA BARONNE.

Cela ne sera pas difficile, assurément, fait comme il est.

DERVIEUX.

Madame, Madame, cela n'est pas encore si facile. Quels sont les mariages de ce pays-cy? Des filles de qualité qui n'ont rien, ou des filles de finance qui vous apportent de gros biens, mais qui vous font manger le double. Le goût du luxe, de la dépense, de la dissipation, sont montés à un période...

LA BARONNE.

Mais, Monsieur, que ne lui cherchez-vous, dans notre Province? Il se pourrait trouver une héritiere à portée de ses possessions, avec qui il n'aurait pas les mêmes dangers à craindre.

DERVIEUX.

C'est tout ce que je désire, une femme raisonnable.

LA BARONNE.

Dont le caractere soit formé, qui ait de l'expérience, & dont la fortune soit sortable avec la sienne.

DERVIEUX.

Ce serait un trésor... mais écoutez donc, Madame.

LA BARONNE.

Quoi donc?

DERVIEUX.

Parbleu, si vous vouliez, ma recherche serait bientôt finie.

LA BARONNE.

Comment cela?

DERVIEUX.

Rien de plus ſimple, Madame; vos terres touchent les ſiennes, vous êtes mûre, économe, intelligente en procès, & ce mariage terminerait tout-d'un-coup la diſcuſſion du champart.

LA BARONNE.

Vous n'y ſongez pas, Comte, il n'y a que quinze mois que mon mari eſt mort... je n'ai, je vous aſſure, point ſongé à d'autres nœuds.

DERVIEUX.

Cela ſe peut; mais il y a des circonſtances...

LA BARONNE.

Il eſt vrai que n'ayant point d'enfans... jeune encore... je pourrais... mais non, l'idée d'un ſecond mariage me fait une impreſſion, me cauſe un trouble...

DERVIEUX.

Bon, bon; en vous familiariſant avec cette idée, cela ſe diſſipera; d'ailleurs, mon neveu eſt ſans vanité, d'une tournure.,..

LA BARONNE.

Des plus ſéduiſantes, il faut en convenir... mais, Monſieur, ſe remarier !... ſi-tôt !...

DERVIEUX.

C'eſt le moyen le plus honnête pour ſuivre ſon penchant. Il ne vous déplaît pas.

LA BARONNE.

Au contraire.

DERVIEUX.

Vos fortunes ſe conviennent.

LA BARONNE.

Je l'avoue.

DERVIEUX.

Vos terres ſe touchent.

LA BARONNE.

Il eſt vrai.

DERVIEUX.

Allons, ce ſera un mariage féodal.

LA BARONNE.

Que vous êtes badin !

DERVIEUX.

On me l'a toujours dit; mais parlons tout-de-bon, n'y conſentez-vous pas ?

LA BARONNE.

Que vous êtes preſſant !

DERVIEUX.

Il faut bien l'être, pour terminer. Allons, répondez, Madame, mais nettement, franchement.

LA BARONNE.

Si l'empreſſement du Marquis eſt égal au vôtre...

DERVIEUX.

Hé bien ?

LA BARONNE.

Je sens qu'à la fin... il faudra...

DERVIEUX.

Cela suffit, j'entends à demi-mot. Je vais lui annoncer cette bonne nouvelle. A propos.

LA BARONNE.

Quoi ?

DERVIEUX.

Vous ne vous souciez pas beaucoup, je crois, de Paris.

LA BARONNE.

Fi donc; c'est le centre de la dissipation : l'amour sincere n'habite que les champs.

DERVIEUX.

Bon, tant mieux, nous vendrons son Hôtel, & avec l'argent qui en viendra, nous arrondirons vos terres.

LA BARONNE.

Rien n'est mieux pensé.

DERVIEUX.

Oh! votre oncle a de la judiciaire.

LA BARONNE, *souriant.*

Mon oncle !...

DERVIEUX.

Oui, votre oncle, il ne s'en faut pas de plus de huit jours.

LA BARONNE.

Vous me donneriez envie de vieillir.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LE LAQUAIS DE LA BARONNE, *en livrée & en cheveux plats.*

LE LAQUAIS.

MAdame, c'est que v'là un Monsieur.

LA BARONNE.

Qui ?

LE LAQUAIS.

C'est qu'il dit comme ça, qu'il veut vous voir.

LA BARONNE.

Le connaissez-vous ?

LE LAQUAIS.

Oh ! que oui, c'est Monsieur la... M... chose... Aidez-moi donc.

LA BARONNE.

Qu'il m'impatiente !

LE LAQUAIS.

C'est ce grand Monsieur qui est si drôle... qui parle toujours.

LA BARONNE.

Est-ce qu'il n'a pas un nom ?

LE LAQUAIS.

Si fait, Madame; mais c'eſt que quand on eſt preſſé, & puis qu'on veut bien annoncer; dame, ça ne revient pas tout-de-ſuite.

LA BARONNE.

L'imbécile! enfin, c'eſt..,

LE LAQUAIS.

Oh! dame, c'eſt un nom, & puis il y a encore quelque choſe avant..,

DERVIEUX.

Il eſt ingénu!

LE LAQUAIS.

Du Comm... du Comman.

LA BARONNE.

Le Commandeur de Bertac, peut-être.

LE LAQUAIS.

Eſt-ce que Madame s'eſt miſe à la fenêtre!

LA BARONNE.

Non: pourquoi?

LE LAQUAIS.

C'eſt que Madame ſait mieux ſon nom que moi, à qui il vient de parler.

SCENE VIII.

LA BARONNE, DERVIEUX.

LA BARONNE.

Faites entrer. L'importun! d'où ſait-il que je ſuis à Paris.

DERVIEUX.

Le connaiſſez-vous beaucoup?

LA BARONNE.

Médiocrement. Mais comme il eſt un peu de mes parens, il s'eſt chargé, preſque malgré moi, d'accommoder mon procès avec les héritiers de M. de Vieuxbois.

DERVIEUX.

On trouve par-tout, ſur ſon chemin, de ces gens qui ont la rage de ſe mêler des affaires d'autrui, ſans qu'on les en prie; rien n'eſt plus importun: les trois quarts du temps ils gâtent tout par leur zele indiſcret; je ne puis les ſouffrir.

LA BARONNE.

Oh! pour lui, il mérite plus d'indulgence; c'eſt un honnête homme, vous en ſerez content. Son plus grand défaut eſt de dire trop ouvertement ce qu'il penſe.

DERVIEUX.

Si c'eſt un bavard, il fera avorter l'affaire; croyez-moi, retirez-lui cette négociation; vous ſavez que je ne ſuis ni gauche, ni indiſcret; chargez-moi de tout, & laiſſez-moi faire.

LA BARONNE.

Nous verrons ; le voici.

SCENE IX.

BERTAC, LA BARONNE, DERVIEUX, LE LAQUAIS.

BERTAC.

Convenez, Madame la Baronne, qu'il faut que j'aie un esprit familier qui m'instruise de vos démarches : vous êtes à peine arrivée, & je suis deja à vous rendre mes hommages.

LA BARONNE.

Rien n'est plus galant, Commandeur ; je vois en effet du surnaturel dans votre visite ; mais, prenez un siége.

BERTAC.

Volontiers, j'en ferai plus à mon aise pour vous expliquer ma magie. Je courais à pied, comme j'ai coutume le matin, pour ma santé, expédiant toujours, chemin faisant, quelques affaires ; j'ai vu à la porte un domestique à votre livrée, & c'est par lui que j'ai appris votre arrivée ; vous voyez que je ne suis pas un dangereux sorcier ; je le suis si peu, que depuis un mois je me tue le corps & l'ame à chercher, sans pouvoir trouver.

DERVIEUX.

Cela devait vous rebuter, Monsieur.

BERTAC.

Point du tout, il vaut autant courir pour une chose que pour une autre : je fais de l'exercice ; il me faut de l'activité, du mouvement ; je voudrais pourtant bien rencontrer une maison logeable ; il est incroyable la peine qu'on a pour s'en procurer comme on le désire.

DERVIEUX.

C'est une maison que Monsieur cherche : un Hôtel, sans doute ?

BERTAC.

Maison, Hôtel, cela m'est égal, pourvu qu'il soit à ma guise ; ce ne sera pas le prix qui fera manquer le marché.

LA BARONNE.

Voilà d'abord une grande difficulté d'applanie.

DERVIEUX.

Monsieur, j'aurais peut-être votre affaire. (*à la Baronne.*) L'Hôtel que vous savez.

LA BARONNE.

En effet, cela pourrait convenir au Commandeur.

BERTAC.

Pourvu qu'il y ait une couple de beaux appartemens, quelques logemens de garçon, une belle cour, un joli jardin & de quoi placer beaucoup de chevaux & de valets ;

il ne m'en faut pas davantage.

DERVIEUX.

J'ai juftement ce que vous demandez.

BERTAC.

Je voudrais feulement qu'elle fût dans un beau quartier, en bon air, & qu'elle ne fût pas autrement vieille.

DERVIEUX.

Précifément, celle dont il s'agit eft dans cette rue-ci, & n'eft bâtie que depuis douze ans.

BERTAC.

Dans cette rue-ci ! je l'ai fuivie de porte en porte, il n'y a pas un feul écriteau.

LA BARONNE.

L'écriteau n'y fait rien.

DERVIEUX.

Connaiffez-vous l'Hôtel Florival ?

BERTAC.

Oui parbleu, c'eft une charmante maifon ; notre Hôtel eft-il auprès ?

DERVIEUX.

Très-près, car c'eft lui-même.

BERTAC.

L'Hôtel Florival !

DERVIEUX.

Oui.

BERTAC.

Vous me furprenez... eft-il bien fûr qu'il foit à vendre ?

DERVIEUX.

Florival eft mon neveu, j'en dois favoir quelque chofe.

LA BARONNE.

Vous pouvez vous en rapporter au Comte.

BERTAC.

Pourquoi donc le Marquis de Florival s'en défait-il ?

DERVIEUX.

A quoi lui fervirait-il ? Son pere a négligé fes affaires tant qu'il a vécu, il faut que le fils les raccommode : il habitera fes terres & les rétablira ; cela vaudra mieux que de faire des dettes à Paris.

LA BARONNE.

Quelle différence !

BERTAC.

Je le croyais en état d'y vivre avec agrément, fans s'y déranger.

DERVIEUX.

Monfieur, on ne connaît pas l'intérieur des affaires des autres.

BERTAC.

J'en conviens ; à Paris on n'apperçoit que l'écorce ; il y a tant d'occafions de dépenfes fourdes. Le jeu, les équipages, les petites maifons, le diable... mais j'aurais juré que Florival...

DERVIEUX.

DERVIEUX.

Eh bien, Monsieur, c'est moi qui connais sa fortune, qui l'engage à vendre son Hôtel, c'est le meilleur parti qu'il puisse prendre.

BERTAC.

A la bonne heure : pour moi, cela ne me fait rien, & s'il s'en défait, mon argent est aussi bon que celui d'un autre : ne pourrais-je pas le voir en détail, avant de me décider ?

DERVIEUX.

Quand vous voudrez ; demain, aujourd'hui, tout-à-l'heure, si cela vous plait : je n'aime pas à voir languir les affaires.

BERTAC.

Ni moi non plus ; oui ou non : voilà ma maniere de traiter. Voulez-vous que nous y allions de ce pas ?

DERVIEUX.

De tout mon cœur...

BERTAC.

Pardon, Madame la Baronne, si je vous quitte si promptement ; mais les affaires...

LA BARONNE.

Doivent aller avant tout ; ne vous gênez pas, Commandeur.

BERTAC.

A propos, j'ai mis notre négociation en bon train, nous viendrons à bout de tout terminer par une bonne transaction, je vous expliquerai cela plus au long une autre fois.

LA BARONNE.

Comte, vous n'oublierez pas l'affaire dont nous parlions.

DERVIEUX.

L'oublier ! je l'ai trop à cœur : cela vaut fait, vous dis-je, cela vaut fait. (*Ils sortent.*)

LA BARONNE.

Ce que c'est que les circonstances ! Qui m'eût dit que j'arrivais à Paris pour épouser le plus aimable des hommes !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DERVIEUX, *regardant à sa montre.*

Comment diable ! il est près d'une heure ; je ne pourrai pas aller ce matin chez mon Procureur... N'importe, je ne regrette pas ma matinée... Florival avait parbleu grand besoin que j'arrivasse ; voilà son mariage en bon train avec la Baronne de Vieuxbois ; c'est son vrai ballot puisqu'il

veut rester au Service... Pendant qu'il sera à son Régiment, elle veillera sur ses affaires ; ce n'est point une petite maîtresse nourrie dans le goût de la dépense, elle a trente-cinq ans ; son caractere est fait, il n'y a pas à craindre qu'elle change... Quant à sa maison, c'est un marché d'or, le Commandeur m'en donnera deux cent mille francs. Tubleu comme deux cent mille francs arrondiront ses domaines ! Je ne veux lui parler de cet arrangement qu'après qu'il aura vu Madame de Vieuxbois, pour ménager sa sensibilité. Dubois... il ne soupçonne pas toutes les obligations qu'il m'aura... Dubois... (*Dubois entre.*)

SCENE II.

DERVIEUX, DUBOIS.

DERVIEUX.

QUand Florival rentrera, vous lui direz que j'ai à lui parler d'affaires très-intéressantes.

DUBOIS.

Oui, Monsieur.

DERVIEUX.

A propos, n'es-tu pas neveu du bon homme Jérôme, Métayer à S. Fiacre ?

DUBOIS.

Oui, Monsieur, son héritier même.

DERVIEUX.

Il prend de l'âge, il devrait te céder sa ferme.

DUBOIS.

Ma foi, Monsieur, je me trouve bien auprès de M. le Marquis, & je ne le veux point quitter.

DERVIEUX.

C'est bien fait de dire comme cela ; mais mon neveu ne doit pas te faire manquer ton état : nous en raisonnerons avec le bon homme.

DUBOIS.

Non, Monsieur, je vous prie, j'aime mieux...

DERVIEUX.

Tu crains de fâcher Florival ; mais rassure-toi, je lui en parlerai comme il faut, laisse-moi faire ; je sais ce qui te convient, & je serai charmé de te rendre service.

DUBOIS.

Mais je vous jure, Monsieur, que ce serait me faire beaucoup de peine.

DERVIEUX.

Ne t'embarrasse pas, j'arrangerai tout pour le mieux ; je monte dans mon appartement, tu m'avertiras quand Florival sera rentré.

DUBOIS.

Oui, Monsieur.

SCENE III.

DUBOIS, *seul.*

Peste soit de l'homme, avec sa rage d'obliger... Rangeons un peu, en attendant mon maître... La maudite habitation qu'un Hôtel garni ! A chaque instant ce sont de nouveaux visages, on n'ose rien laisser traîner, sinon... Ah ! parbleu, on aurait beau chercher. Je ne conçois pas mon maître, ayant un si bel Hôtel, de venir se loger ici... Heureusement je n'ai pas long-temps à souffrir ; nous irons bientôt, j'espere, occuper l'Hôtel : mais le voilà.

SCENE IV.

FLORIVAL, DUBOIS.

FLORIVAL.

Quel changement !... qu'il est subit !... Ah ! Madame de Fiermont !... devais-je m'y attendre ?

DUBOIS.

Il paraît bien agité.

FLORIVAL.

Quel revers pour une ame comme la mienne !

DUBOIS.

Qu'avez-vous, Monsieur ? vous êtes bien troublé.

FLORIVAL.

Ah ! Dubois, je suis au désespoir. Je sors de chez Madame de Fiermont.

DUBOIS.

Je sais, sa fille est charmante.... Vous a-t-elle mal reçu ?

FLORIVAL.

Jamais elle ne m'a fait un accueil plus encourageant.

DUBOIS.

Je ne vois rien là de bien triste.

FLORIVAL.

Chaque mot qu'elle me disait était une honnêteté qui paraissait partir du cœur.

DUBOIS.

Il n'y a pas de quoi se pendre.

FLORIVAL.

Disposée à faire mon bonheur, elle ne contraignait pas la tendresse que Julie cachait avec peine... Elle autorisait sa candeur à me laisser entrevoir qu'elle partageait ma félicité.

DUBOIS.

De quoi diable vous fâchez-vous ? Tout va le mieux du monde.

FLORIVAL.

Une visite survient, Madame de Fiermont va la recevoir, me laisse avec Julie & lui dit en sortant : répondez au Marquis avec franchise, ma fille, il est bon que vous connaissiez réciproquement votre façon de penser.

DUBOIS.

Bravo; voilà vos affaires en bon train...

FLORIVAL.

Qui n'aurait cru, comme moi, toucher au moment désiré ! Julie....

DUBOIS.

Aurait-elle le cœur prévenu pour un autre ?

FLORIVAL.

Non, Dubois; ses yeux languidamment tournés sur moi, peignaient le trouble délicieux d'une ame pure & sensible qui voit son penchant autorisé .. Immobiles, nous nous regardons sans pouvoir parler; mais que nos regards étaient expressifs ! Que d'énergie ! de sentiment !

DUBOIS.

Je ne vois encore rien de bien tragique.

FLORIVAL.

Madame de Fiermont rentre... mais quel air glacé !... Monsieur, me dit-elle, j'ai à parler à ma fille; trouvez bon que je vous prie de nous laisser.

DUBOIS.

Ouais... mais il peut survenir des affaires.

FLORIVAL.

Je ne sais dans mon trouble ce que j'ai répondu. Vous avez été mal conseillé, Monsieur, a repris Madame de Fiermont. Il fallait différer au moins de quelques jours le marché que vous allez conclure. --- Quel marché !... Je ne puis concevoir... Quelqu'un m'aura perdu près d'elle... Ses dernieres paroles retentissent encore au fond de mon cœur qu'elles déchirent : allez, Monsieur, la dissimulation ne vous réussirait pas, & ma fille n'a pas encore le goût de la retraite. --- Que veut-elle dire ?

DUBOIS.

Ma foi, je n'y comprends plus rien ?

FLORIVAL.

Qu'ai-je fait ? Que m'impute-t-on ? Ah ! si je connaissais le lâche... Ah ! Saint Far, où êtes-vous ? Jamais je n'eus tant besoin d'un ami.

DUBOIS.

Et par malheur, vous ne pouvez pas l'aller chercher tout-de-suite.

FLORIVAL.

Pourquoi ?

DUBOIS.

Monsieur votre oncle....

FLORIVAL.

Hé bien, mon oncle.

DUBOIS.

M'a chargé de vous dire qu'il a à vous parler d'affaires très-intéressantes.

FLORIVAL.

Que ne me le disais-tu plutôt ?

DUBOIS.

Et le pouvais-je : vous ne m'écoutiez pas.

FLORIVAL.

Ah ! dans mon trouble, suis-je en état de l'entendre.... Tâchons de concentrer ma douleur ; & s'il a besoin de mes soins, ne les empoisonnons pas par le spectacle de mon désespoir.

DUBOIS.

Le voici qui vient, Monsieur.

FLORIVAL.

Ah quelle contrainte !

SCENE V.

FLORIVAL, DERVIEUX.

FLORIVAL.

ON me dit, mon oncle, que vous avez à me parler; disposez de moi, en quoi vous puis-je être utile ?

DERVIEUX.

Ce ne sera pas vous dans ce moment, mon ami, qui me le ferez ; c'est moi qui prétends vous rendre le plus signalé service.

FLORIVAL.

Je sais tout ce que je dois attendre de votre amitié.

DERVIEUX.

Vous n'en connaissez que le nom à la Cour. Des protestations que le cœur dement, des offres de service intéressées & presque toujours sans effet ; des visites importunes, des égards simulés, des sermens qu'on se promet bien de rompre : voilà le fantôme trompeur qu'on met dans ce pays à la place de l'amitié ; mais son temple est dans nos Provinces, & son sanctuaire dans mon cœur.

FLORIVAL.

Je connais vos sentimens. & je suis sûr de tout ce que vous voudriez faire pour moi.

DERVIEUX.

Je ne me borne pas à vouloir, mon neveu. Je fais. Sans moi, vous alliez avoir le plus terrible procès....

FLORIVAL.

Moi, Monsieur ?

DERVIEUX.

Vous-même, mon neveu, à votre terre de Florival

il est question d'un champart, de limites, & Dieu sait ce que coûtent, & quand finissent en justice les combats de fief.

FLORIVAL.

Je suis très-neuf, mon oncle, en matiere d'affaires, & je ne doute pas que vous n'ayez bien ménagé mes intérêts.

DERVIEUX.

Ah! je vous en réponds; votre partie est ici, je l'ai disposée à terminer l'affaire à l'amiable.

FLORIVAL.

Je vous en remercie, mon oncle, & je vous laisse absolument le maître des conditions.

DERVIEUX.

En ce cas, cela serait bientôt terminé; je vais savoir si elle est visible.

FLORIVAL.

Elle loge ici?

DERVIEUX.

Oui, elle a trente bonnes mille livres de rente, au moins.

FLORIVAL.

Qui?

DERVIEUX.

Votre adverse. C'est la femme la plus économe, la plus entendue... C'est un trésor; vous me remercierez.

(Il va à la porte de la Baronne.)

SCENE VI.

FLORIVAL, DERVIEUX, LA BARONNE.

DERVIEUX.

La voilà, justement.

FLORIVAL.

C'est Madame la Baronne de Vieuxbois.

DERVIEUX.

Précisément; elle-même. C'est mon neveu, Madame, que j'ai l'honneur de vous présenter.

LA BARONNE.

Monsieur n'en avait pas besoin. J'ai eu l'honneur de le voir dans notre Province, & l'on est toujours flatté... de recevoir des personnes de son mérite.

FLORIVAL.

Madame.

DERVIEUX.

Je lui ai parlé, tout lui convient, & nous transigerons aisément sur toutes nos difficultés.

FLORIVAL.

Assurément; je suis ennemi des procès, & je ne puis trop remercier Madame, de vouloir bien se prêter à terminer celui-ci à l'amiable.

LA BARONNE, *minaudant.*

Je ne sais, Monsieur, comment vous répondre... mon embarras... En vérité... ma pudeur... peu faite... à de pareilles galanteries.

FLORIVAL.

Il n'y en a point là-dedans, Madame, je parle du fond de l'ame.

LA BARONNE.

Je sens tout le prix de votre délicatesse... & l'art avec lequel vous ménagez la mienne....

FLORIVAL.

Je vous prie d'être persuadée de mon empressement.

LA BARONNE, *bas à Dervieux.*

Il m'enchante !

FLORIVAL.

A prévenir tous les démêlés qui pourraient me refroidir avec d'aussi bons voisins que M. le Baron de Vieuxbois & vous.

DERVIEUX.

Rêvez-vous, mon neveu ; il est mort.

FLORIVAL.

Qui ?

DERVIEUX.

Monsieur de Vieuxbois.

FLORIVAL.

Il est mort ! j'en suis sincérement fâché, & je prie Madame de croire que je partage sa douleur.

LA BARONNE, *embarrassée.*

Elle a été des plus vives... assurément... &...

DERVIEUX.

Bon, c'est sa mort qui facilite l'accommodement de votre procès.

FLORIVAL.

Comment ?

DERVIEUX.

Quoi ! vous ne devinez pas ?

FLORIVAL.

Non, d'honneur.

DERVIEUX.

Madame est veuve.

FLORIVAL.

Je ne l'ai que trop entendu.

DERVIEUX.

Vous êtes garçon.

FLORIVAL.

Après.

DERVIEUX.

Madame prétend un champart que vous disputez.

FLORIVAL.

Eh bien ?

LA BARONNE, *troublée.*

Pour concilier les esprits... il était venu... à Monsieur... des idées...

DERVIEUX.

Que Madame a goûtées.

FLORIVAL.

Quelles sont-elles ?

DERVIEUX.

De réunir les deux terres sous le même maître.

FLORIVAL.

De quelle façon ?

DERVIEUX.

Par un bon mariage.

FLORIVAL.

Par... il y a cent moyens plus simples. Je renonce au champart.

DERVIEUX.

Mon neveu, on n'abandonne point des droits de terre.

FLORIVAL.

Ah ! moi, je céde tout pour prouver mon respect à Madame.

LA BARONNE.

Votre respect ! votre respect est une insulte, & nous plaiderons.

FLORIVAL.

Non, Madame, je renonce à tout plutôt...

(*Il veut sortir.*)

DERVIEUX, *le retenant.*

Demeurez, mon neveu, demeurez... Madame, ne craignez rien, je lui parlerai, je vous le ramenerai.

LA BARONNE.

Le ramener, Monsieur, le ramener ! Je ne veux ni de lui, ni de vous... je suis furieuse.

FLORIVAL.

Madame, je ne mérite pas...

LA BARONNE.

Suis-je une femme qu'on ait droit d'outrager impunément ? Moi refusée, moi !

DERVIEUX.

Rien n'est encore gâté, je suis venu à bout d'affaires plus difficiles, & si vous voulez m'en croire...

(*Il fait signe à Florival de rester.*)

LA BARONNE.

Vous ! qui m'exposez au mépris, je suis bien sotte de m'être compromise par vos conseils. Que dira-t-on de moi ?... la Baronne de Vieuxbois offerte & rejettée ! si cela vient à se savoir dans la Province, qui recherchera ma main à présent ! je suis outrée.

(*Elle entre dans sa chambre.*)

DERVIEUX.

DERVIEUX.

Je la suis pour la calmer. La belle étourderie que vous avez faite ! mais j'y remédierai ; je raccommoderai tout.

SCENE VII.

FLORIVAL, *seul.*

QUelle extravagance ! je n'en reviens point. Ah ! Julie, dans quel trouble !... Saint-Far ne vient point. J'entends quelqu'un, c'est peut-être lui ; son amitié est ma seule ressource.

SCENE VIII.

FLORIVAL, DUBOIS.

DUBOIS.

MOnsieur le Commandeur de Bertac.

FLORIVAL.

.. Quel contretemps ! que me veut-il ? à peine le connais-je... Faites entrer : quelle journée ! que de contradictions ! quand finiront-elles ?

SCENE IX.

BERTAC, FLORIVAL.

BERTAC.

ENfin donc, je vous trouve ; parbleu j'en suis charmé ; vous voyez que je ne perds pas de temps.

FLORIVAL.

Monsieur, je suis flatté....

BERTAC.

Point de complimens ; je suis tout rond, moi, je marche droit en affaire ; je ne puis souffrir ces temporiseurs qui vous tâtonnent, hésitent, marchandent, & pour tirer un meilleur parti, feignent de l'indifférence pour ce qu'ils désirent le plus.

FLORIVAL.

Vous avez raison, & de telles gens...

BERTAC.

Sont faux, je tranche le mot : on m'accuse d'être trop franc, mais c'est un beau défaut, d'ailleurs il est si rare !.. Qu'on me le reproche tant qu'on voudra ; à mon âge, on a pris son pli ; & je ne me troquerais ma foi pas pour ces gens prétendus honnêtes, qui ne disent presque pas un mot qu'ils ne l'aient pesé à la balance de leur intérêt.

Oui est oui, avec moi; je ne change pas quand mon parti est pris, & je viens savoir quand vous voulez que nous terminions notre affaire.

FLORIVAL.

Quelle affaire, Monsieur?

BERTAC.

Quelle affaire? eh! parbleu, celle de notre contrat. Mon argent est tout prêt, & quand vous voudrez, nous passerons chez le Notaire.

FLORIVAL.

Chez le Notaire! que voulez-vous dire? quel Notaire?

BERTAC.

Celui que vous voudrez; le mien ou le vôtre, cela m'est égal, pourvu que l'acquisition soit valide.

FLORIVAL.

L'acquisition! mais, Monsieur, je n'achete rien.

BERTAC.

Je le sais bien; mais vous vendez.

FLORIVAL.

Moi! je vends! & quoi, s'il vous plait?

BERTAC.

La demande est plaisante! comme si vous ne le saviez pas.

FLORIVAL.

Non, je vous jure.

BERTAC.

Votre maison, apparemment; je vous en donne deux cent mille francs, c'est bien payé; mais elle me convient, & quand quelque chose me plaît, je n'y regarde pas de si près.

FLORIVAL.

Moi! je vends ma maison!

BERTAC.

Sans doute, & vous voulez de l'argent comptant; cela m'a un peu embarrassé d'abord, je n'avais pas toute la somme; mais la Marquise de Fiermont, ma parente, a de l'argent à placer.

FLORIVAL.

La Marquise de Fiermont.

BERTAC.

Oui, elle me prête ce qui me manque; je ne cache pas mes affaires, moi, & nous finirons quand vous voudrez.

FLORIVAL.

Finir! & qui vous a dit, Monsieur, que ma maison était à vendre?

BERTAC.

Qui me l'a dit? comment, est-ce que vous voudriez vous dédire?

FLORIVAL.

Je n'en aurai pas la peine, puisque je n'ai rien promis

BERTAC.

Je suis venu la voir ce matin.

FLORIVAL.

Cela se peut.

BERTAC.

J'ai débattu de prix avec votre oncle, & nous sommes convenus de deux cent mille francs pour arranger vos affaires.

FLORIVAL.

Je n'ai pas besoin de votre argent, Monsieur; mes affaires sont rangées, & je n'ai donné à personne commission de vendre ma maison.

BERTAC.

Ah! parbleu, celui-là n'est pas mauvais! On m'aura fait parcourir cette maison de la cave au grenier, monter, descendre tous les escaliers possibles, fureter dans tous les recoins, & je ne l'acheterai pas? ah! de façon ou d'autre je veux l'avoir, & je l'aurai.

FLORIVAL.

Brisons là, je vous prie, Monsieur, j'ai d'autres affaires, & je....

BERTAC.

Mais pourquoi changer; quand tout est convenu?

FLORIVAL.

Je ne change point, Monsieur, je n'ai jamais voulu vendre un effet qui m'est nécessaire, & je ne sais pas à quel propos vous voulez que je me mette dans la rue pour vous loger.

BERTAC.

A quel propos! à propos de deux cent mille francs que je payerai comptant. Une pareille somme balaye bien des dettes.

FLORIVAL.

Je n'en ai point, Monsieur, & je ne vois pas quel motif peut vous faire entrer dans mes affaires malgré moi.

BERTAC.

Ceci me paraît fort. Enfin, une fois, deux fois, voulez-vous tenir le marché, ne le voulez-vous pas?

FLORIVAL.

Très-décidément, Monsieur, je veux garder ma maison.

BERTAC.

Très-décidément!... Eh bien, Monsieur, nous verrons... nous verrons. (*Il sort.*)

SCENE X.

FLORIVAL, *seul.*

Quel acharnement!... cet homme extravague... & mon oncle... Je n'y conçois rien... Madame de Fiermont devait prêter au Commandeur... Si c'était cela... Ah! voici Saint-Far.

SCENE XI.

SAINT-FAR, FLORIVAL.

FLORIVAL.

Ah! mon ami, je suis au désespoir, je ne sais où j'en suis.

SAINT-FAR.

Je viens d'avoir une dispute fort vive à votre sujet ; & ne pouvant répondre à Madame de Fiermont, j'ai ~~fait~~ pris le parti de nier les faits.

FLORIVAL.

Et vous avez bien fait... Dieux ! qui peut m'avoir perdu dans son esprit ?

SAINT-FAR.

Je suis arrivé chez la Marquise comme vous en sortiez ; surpris de ne vous y point voir, j'en allais demander la raison ; des larmes que j'ai vu couler des yeux de la belle Julie, m'ont fait hésiter, j'ai regardé sa mere, & j'ai vu sur son visage l'empreinte du dépit ; tous trois embrassés. nous avons gardé un instant le silence ; enfin, Madame de Fiermont l'a rompu, en me disant d'un ton sec & froid : j'ai reçu ce matin une visite qui vous surprendra. -- De qui, Madame ? -- Du Commandeur de Bertac.

FLORIVAL.

C'est lui... c'est lui...

SAINT-FAR.

Il vous aura ennuyé, ai-je repris... Je conviens, m'a-t-elle dit, qu'il n'est pas amusant ; mais la franchise indiscrete qu'on lui reproche, me sauve une démarche dont j'aurais long-temps gémi. --- Comment, Madame ? --- En m'instruisant du dérangement de votre ami Florival, que je veux croire que vous ignoriez. --- Florival dérangé ? Oui, Monsieur, & au point qu'il est contraint de vendre son Hôtel, de quitter Paris pour aller végéter dans ses terres.

FLORIVAL.

Moi, je quitte Paris !... je suis dérangé !... Quelle imposture !

SAINT-FAR.

J'ai répondu que je connaissais le bon état de votre fortune. --- Mais, Monsieur, si je vous disais que le Commandeur lui-même achete cette maison, que c'est l'oncle de Florival qui a fait le marché, que je prête au Commandeur cent mille francs qui lui manquent pour completter le prix, que le contrat sera signé aujourd'hui en recevant les especes, qu'auriez-vous à me répondre ? J'ai pris le parti de nier formellement que cela fût.

FLORIVAL.

Et vous avez bien fait. Rien n'est plus faux.

SAINT-FAR.

Il est alors échappé un soupir à Julie, qui semblait dire : je le désire plus que je ne l'espere, & je les ai quitté pour venir m'éclaircir avec vous.

FLORIVAL.

Ce malheureux Commandeur sort d'ici.

SAINT-FAR.

Bertac ?

FLORIVAL.

Lui-même ; il voulait me forcer à la vente de ma maison, dont il dit avoir fait le marché avec mon oncle. Ah ! si j'avais su !...

SAINT-FAR.

Vous aviez donc chargé votre oncle de cette négociation.

FLORIVAL.

Moi ! pouvez-vous le penser ?

SAINT-FAR.

De quoi diable se mêle-t-il donc ? est-il enragé ?

FLORIVAL.

C'est un bon homme qui par excès de zele croyant ses lumieres supérieures, a la manie de vouloir rendre service, & agit pour les autres à leur insu.

SAINT-FAR.

Il faut qu'il soit furieusement actif ; il n'est arrivé que ce matin.....

FLORIVAL.

Et depuis ce temps, il a voulu me faire quitter le service, me marier à une plaideuse de notre Province ; vendre ma maison, & tout cela sans m'en donner avis.

SAINT-FAR.

C'est un fou qu'il faudrait faire enfermer.

FLORIVAL.

Il me désole ; mais je suis forcé de rendre justice à ses intentions.

SAINT-FAR.

Que m'importe l'intention d'un homme ; s'il m'égorge, en croyant me guérir.

DERVIEUX, *derriere le Théâtre*

Oui, Madame, un exploit. La crainte de plaider le rendra souple.

SAINT-FAR.

Mais les momens sont chers, je retourne chez la Marquise. (*Dervieux sort de chez la Baronne, & écoute,*)

SAINT-FAR, *continue.*

Venez chez moi à trois heures précises ; je suis piqué, il faut que cela se décide aujourd'hui.

FLORIVAL.

Je suis aussi piqué que vous ; mon honneur est compromis, je serai exact au rendez vous.

SAINT-FAR.

A trois heures.

FLORIVAL.

A trois heures.

SCENE XII.

DERVIEUX, FLORIVAL.

DERVIEUX, *à part.*

A Trois heures... nouvelle étourderie... un rendez-vous, pour se battre.

FLORIVAL, *à part.*

Mon oncle! s'il avait entendu ce que nous avons dit de lui.

DERVIEUX, *à part.*

Tâchons de prévenir adroitement... (*haut.*) Je ne puis vous dissimuler, Florival, que je suis très-mécontent; vous répondez bien singuliérement à l'amitié que je vous témoigne; voyez un peu les jolies scenes auxquelles vous m'exposez.

FLORIVAL.

Moi, Monsieur?

DERVIEUX.

Quelle algarade venez-vous de faire vis-à-vis Madame de Vieuxbois? elle est riche, jeune encore; elle a des droits sur vos terres, je la dispose à y renoncer en vous épousant, & quand je vous mets à portée de terminer, vous accueillez la proposition avec une froideur insultante; elle paraît résolue à vous poursuivre: réfléchissez, mon neveu, réfléchissez, & soyez plus docile si vous voulez que je vous épargne un procès considérable, & que je vous procure le plus solide établissement.

FLORIVAL.

Hé! Monsieur, y songez-vous?

DERVIEUX.

Si j'y songe! vous êtes trop heureux que je suive ce projet, & si je la ramene aux sentimens que j'étais parvenu à lui inspirer pour vous.

FLORIVAL, *à part.*

Ah! bon Dieu, quel supplice!

DERVIEUX.

Allons, mon ami, de la confiance en un oncle qui vous aime & qui a de l'expérience, vous êtes jeune & dans l'âge des étourderies: mais au mien on répare, & quelquefois on prévient les fautes de la jeunesse... Vous êtes bouillant, plein de feu, on s'attire ainsi de mauvaises affaires; n'en auriez-vous pas une sur les bras?

FLORIVAL.

Une mauvaise affaire, moi?

DERVIEUX.

Vous-même ; parlez franchement.

FLORIVAL.

Non, je vous jure.

DERVIEUX.

Ah ! Florival, vous dissimulez.

FLORIVAL.

Hé ! Monsieur, à quoi tend ce discours ?

DERVIEUX.

A prévenir un accident. Comment nommez-vous ce Monsieur, qui était avec vous quand je suis entré !

FLORIVAL.

C'est Saint-Far.

DERVIEUX.

J'ai de bons yeux, & l'oreille encore assez fine.

FLORIVAL.

Que voulez-vous dire ? qu'avez-vous entendu ?

DERVIEUX.

Vous devez le savoir. Suffit... mon neveu, je me suis arrangé pour passer avec vous toute la journée, ayant à vous entretenir de choses intéressantes.

FLORIVAL.

Je suis désolé de n'avoir pas été prévenu de votre dessein ; j'ai pris des engagemens indispensables....

DERVIEUX, *à part.*

Nous y voilà ; des engagemens pour s'égorger ! (*haut.*) Non ; mon neveu, non, je ne vous quitte pas.

FLORIVAL.

Je le désirerais fort... mais il faut absolument...

DERVIEUX.

Les jeunes gens se font des nécessités... Quelles sont ces affaires indispensables ? Voyons.

FLORIVAL.

Vous me permettrez de vous dire qu'il y a quelquefois des secrets....

DERVIEUX.

Allons, c'est une extravagance, dès que vous voulez en faire un mystere à votre oncle, & je ne désempare pas d'ici.

FLORIVAL.

Vous êtes bien le maître d'y rester, Monsieur ; mais je serai contraint de vous quitter à trois heures.

DERVIEUX.

Soit, (*à part.*) j'y mettrai bon ordre ; (*haut.*) je me rappelle que j'ai un billet à écrire, j'y vais, & je vous rejoins tout-de-suite.

FLORIVAL.

Ne vous gênez point, mon oncle, vous savez...

DERVIEUX.

Tenez, en attendant que je revienne, amusez-vous à jetter un coup-d'œil sur cela.

(*Il donne un gros rouleau de papier.*)

SCENE XIII.

FLORIVAL, *seul.*

QUelle persécution! ma patience est à bout, je vais... Mais, c'est le frere de ma mere... il m'aime, & c'est son zele qui le rend importun... patientons.. Il n'est pas à Paris pour long-temps, tâchons de ne pas le contrarier, & néanmoins suivons nos affaires. Mais l'heure avance... Dubois.

SCENE XIV.

FLORIVAL, DUBOIS.

DUBOIS.

MOnsieur!

FLORIVAL.

Qu'on nous fasse dîner le plutôt possible, & que mes chevaux soient mis avant trois heures.

DUBOIS.

Le dîner ne tardera pas, malgré Monsieur votre oncle.

FLORIVAL.

Comment! mon oncle....

DUBOIS.

Vous savez qu'il a conseillé un emplâtre à l'hôtesse pour sa fluxion.

FLORIVAL.

Eh bien!

DUBOIS.

La pauvre malheureuse, malgré son Chirurgien, a suivi la belle recette, & sa tête est enflée, de sorte que si son mari ne l'avait remplacée, vous n'auriez pas diné d'aujourd'hui.

FLORIVAL.

Vois qu'on se dépêche.

DUBOIS.

Oui, Monsieur, & je vais avertir le cocher. (*Il sort.*)

FLORIVAL, *seul.*

Quel est ce papier qu'il me recommande de lire! (*Il lit.*) Détail net & précis des biens de Madame la Baronne de Vieuxbois, avec des observations sur les améliorations à faire, & les objets... que diable veut-il que je fasse de cela! Ah! Julie, Julie!... Ce n'est qu'à vous, non à votre fortune qu'on peut songer. Vos charmes, votre esprit, votre caractere... quelle dot! Quelque considérables que soient vos biens, le Ciel m'est témoin que je n'y ai jamais pensé. Vous avez versé des larmes.... je les ai fait couler... Ah! Dieux! serait-il possible qu'un mal-entendu nous désunît!

SCENE XV.

FLORIVAL, DERVIEUX.

DERVIEUX, *à la cantonade.*

NE perdez pas un moment pour rendre ma lettre. (*à part.*) A préfent j'ai l'efprit tranquille. Ah ça, mon neveu, vous avez eu le temps de regarder.

FLORIVAL.

Quoi! Monfieur, cet énorme *in-folio?* Il y aurait de quoi effrayer le plus hardi déchiffreur.

DERVIEUX.

Vous aurez tout le temps d'én examiner les détails, paffez à la récapitulation; c'eft ici... oui... maffe des revenus actuels, trente mille huit cent foixante-treize livres dix-fept fols huit deniers obole; maffe des revenus qui proviendront des améliorations, quatre mille cent quatre-vingt-onze livres fix fols; objets en litige, en trente-fept parties, deux mille fept cent deux livres en argent, fept chapons, trois poules, un tiers.... Voilà, mon neveu; voilà ce qu'un moment de prévention vous fai-fait rejetter.

FLORIVAL.

Je conviens que cette fortune eft belle; mais, Monfieur...

DERVIEUX.

Mais, mon ami, les qualités perfonnelles font encore au-deffus s'il fe peut; c'eft une femme d'une intelligence, d'une activité, d'une économie... Rien ne fe fait dans fon ménage qu'elle n'y ait donné l'œil, & pour les affaires... Oh! elle vaut un Avocat; Droit écrit, Droit coutumier, elle les connaît également.

FLORIVAL.

Je ne doute pas de fes talens, affurément.

DERVIEUX.

Et le goût qu'elle a pour vous, que vos procédés n'ont pas éteint, eft-ce rien? Une femme qui aime fon mari! Cela n'eft pas commun dans ce pays-ci.

FLORIVAL.

Elle mérite, mon oncle, quelqu'un qui fache mieux apprécier fes perfections.

DERVIEUX.

Vous l'adorerez après deux ans de mariage.

SCENE XVI.

DERVIEUX, FLORIVAL, DUBOIS.

DUBOIS, *à Florival.*

MOnfieur, on a fervi.

FLORIVAL.

Voulez-vous passer ?

DERVIEUX.

Oui, allons dîner; après le repas nous reprendrons la conversation.

FLORIVAL.

Après le repas !... Ah ! je vole chez Saint-Far.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLORIVAL, DERVIEUX.

DERVIEUX.

A Présent que nous sommes seuls, & que nous n'avons plus derriere nous, comme à table, des espions gagés pour écouter & répéter ensuite ce que nous disons, nous pouvons en revenir à votre mariage.

FLORIVAL.

Cette discussion, mon oncle, nous ménerait trop loin, & je suis contraint de sortir.

DERVIEUX.

Un quart-d'heure de plus ou de moins n'est pas une affaire, & un oui est bien-tôt dit.

SCENE II.

FLORIVAL, DERVIEUX, DUBOIS.

DUBOIS.

UN Monsieur demande à parler à M. le Marquis.

FLORIVAL.

Je vais sortir.

DUBOIS.

Je l'ai dit, Monsieur ; mais il dit que c'est pour une affaire qui presse & qui ne peut se remettre.

DERVIEUX, *à part.*

Fort bien ! mon billet a fait son effet.

FLORIVAL.

Le connaissez-vous ?

DUBOIS.

Non, Monsieur ; mais il se nomme M. Doucet, & qu'il ne veut point s'en aller qu'il n'ait eu l'honneur de vous parler.

FLORIVAL.

Faites entrer, c'est le plus court avec de pareils importuns.

DERVIEUX.

Souvent de pareils importuns font utiles.

SCENE III.

DOUCET, *les Acteurs précédens.*

DOUCET.

Qui de vous, Messieurs, se nomme M. le Marquis de Florival ?

FLORIVAL.

C'est moi, Monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

DOUCET.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, mais je n'en ai pas moins celui de vous offrir mes respects. Je suis Huissier au Châtelet pour vous servir, exploitant par-tout le Royaume.

FLORIVAL.

Cela m'est assez indifférent, je n'ai point de procès ; s'il m'en vient, je me servirai de vous ; adieu.

DOUCET.

Monsieur, je suis honnête homme ; & quoique beaucoup de mes confreres ne se fassent pas de scrupule de prêter leur ministere aux différentes parties, pour moi j'y répugne, & l'honneur que m'a fait votre adverse en m'accordant sa confiance...

FLORIVAL.

Mon adverse !

DOUCET.

Oui, Monsieur, & c'est une petite sommation que je vais, sous votre bon plaisir, avoir l'honneur de vous signifier.

FLORIVAL.

Je ne dois rien à personne.

DOUCET.

Je ne dis pas le contraire.

DERVIEUX.

A la requête de qui, cette sommation ?

DOUCET.

A la requête de très-haute & très-puissante Dame Madeleine-Nicole de Valchaud, Baronne de Vieuxbois.

DERVIEUX, *à part.*

Ah ! j'y suis. C'est l'exploit que j'ai conseillé (*haut.*) Voyons la tournure.

DOUCET.

A la requête de ladite Dame, je, Jérôme Doucet, Huissier, soussigné...

DERVIEUX.

Passons.

DOUCET.

J'ai l'honneur de vous assigner à trois jours, pour vous voir condamner aux fins de sa requête, si mieux n'aimez l'épouser en légitime nœud, au désir de l'obligation qu'en a contractée, vis-à-vis ladite Dame, le sieur Dervieux votre oncle, comme se faisant & portant fort de vous. (*Il lui remet l'exploit.*)

FLORIVAL.

Allez-vous-en au diable avec votre exploit, & dites à celle qui vous envoie, que je n'abandonnerai aucun de mes droits.

DOUCET, *revenant.*

Excusez, Monsieur, l'importunité ..

FLORIVAL.

Peste soit de la folle !

SCENE IV.

DERVIEUX, FLORIVAL.

DERVIEUX.

JE vous l'avais bien prédit, voilà un procès commencé, & cela par entêtement.

FLORIVAL.

L'entêtement, Monsieur, n'est pas de mon côté. Il est incroyable qu'on veuille me marier contre mon gré, sans m'en instruire.

DERVIEUX.

Mon neveu, moins de chaleur, s'il vous plaît, l'humeur vous emporte & vous fait oublier que vous m'aviez promis de ratifier tous les arrangemens que je ferais pour terminer votre procès.

FLORIVAL.

Pouvez-vous jamais penser, Monsieur, que mon consentement pût aller jusqu'à sacrifier ma liberté, le bonheur de ma vie ?

DERVIEUX.

C'est pour l'assurer. On voit mal à votre âge, & je veux..

FLORIVAL.

La loi suppose qu'à vingt-six ans on voit assez bien pour se conduire, & je vous supplie de ne disposer ni de ma main, ni de ma maison.

DERVIEUX.

Quoi ! je me suis donné toutes les peines possibles pour vous en faire tirer un parti avantageux, j'ai réussi par-delà mes espérances, & vous refuseriez de tenir le marché ?

FLORIVAL.

Oui, Monsieur, je le refuse.

DERVIEUX.

Mais à quoi vous servira cet Hôtel ?

FLORIVAL.

A me loger.

DERVIEUX.

Vous êtes, garçon, il eft fix fois trop grand pour vous.

FLORIVAL.

Je ne fuis pas voué au célibat.

DERVIEUX.

Non fans doute ; mais il y a des femmes raifonnables qui déteftent un féjour qui n'offre que des objets de diffipation & des occafions de dépenfe ; la Baronne entr'autres, elle me le difait encore ce matin....

FLORIVAL.

Ah ! Monfieur, de grace, laiffons-là cette trifte Baronne.

DERVIEUX.

Vous m'êtes trop cher pour que j'abandonne ce projet. Cruel neveu, font-ce-là les fentimens que tu as puifés dans le fein de ta mere, de ma fœur ? Ingrat, je t'aime, & ton cœur fe ferme contre moi !

FLORIVAL.

Ah ! mon oncle, vous le percez, ce cœur! Soyez fûr que je fuis fenfible, reconnaiffant... mais, laiffez-moi le foin de mon bonheur ; il dépend fouvent de l'opinion : pardonnez fi ma vivacité....

DERVIEUX.

On excufe facilement quand on aime ; Florival, la paffion vous emporte quelquefois ; mais le fonds eft bon, & la réflexion vous ramenera bientôt à penfer comme moi.

SCENE V.

FLORIVAL, DERVIEUX, DUBOIS.

DUBOIS.

Monfieur, un grand homme eft là, qui vous demande ; il dit qu'il a ordre de vous parler.

FLORIVAL.

Pourquoi n'avoir pas dit que j'étais forti ?

DUBOIS.

L'hôte avait dit que vous ne l'étiez pas, & quand j'ai dit le contraire, il n'a pas voulu me croire.

DERVIEUX.

Faites toujours entrer ; il eft bon de favoir ce qu'on vous veut.

FLORIVAL.

Allons donc, & que mon carroffe avance.

SCENE VI.

FLORIVAL, DERVIEUX, UN GARDE *de la Connétablie.*

FLORIVAL.

QUe voulez-vous de moi, Monsieur; je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais parlez vîte, je suis pressé.

LE GARDE.

Je ne dois pas vous retenir, Monsieur; je viens pour avoir l'honneur de vous accompagner.

FLORIVAL.

M'accompagner! je compte sortir seul, Monsieur.

LE GARDE.

Mon ordre porte de m'attacher à votre personne.

FLORIVAL.

Que veut dire ceci! quel ordre! de qui?...

LE GARDE.

De Nosseigneurs les Maréchaux de France.

DERVIEUX, *à part.*

Ah! je respire; le voilà en sûreté, je vais chez la Baronne.

FLORIVAL.

Vous me surprenez, Monsieur, & quel est le motif de cet ordre?

LE GARDE.

Je l'ignore; mais il vous est enjoint de vous rendre aujourd'hui chez M. le Maréchal, à cinq heures.

FLORIVAL.

Je n'y conçois rien: n'importe, je dois obéir. Dubois, si l'on vient de la part de Saint-Far, vous direz....

DUBOIS.

Ce n'est pas la peine, Monsieur, le voilà qui monte l'escalier avec un autre Monsieur.

FLORIVAL.

Je n'y conçois rien.

SCENE VII.

SAINT-FAR *& son* GARDE, FLORIVAL *& son* GARDE.

(Les Gardes se tiennent en arriere.)

FLORIVAL.

J'Allais chez vous, mon ami; par quel hasard m'avez-vous prévenu!

SAINT-FAR.

Un événement assez singulier en est la cause; il vient

de m'arriver un Garde des Maréchaux de France, avec ordre de me rendre chez M. le Maréchal à cinq heures; & voyant qu'il nous resterait peu de temps à nous entretenir, j'ai pris le parti de venir vous trouver, craignant que votre oncle ne vous retînt.

FLORIVAL.

L'avanture est étrange ! j'ai reçu le même ordre.

SAINT-FAR.

Avez-vous eu difficulté avec quelqu'un ?

FLORIVAL.

Moi ! point du tout; & j'ai beau m'examiner, je ne puis deviner pourquoi cet ordre : & vous ?

SAINT-FAR.

A mon âge, Marquis, la réputation est faite, & les affaires sont rares; mais, s'il m'en survenait par malheur, je tâcherais que le Tribunal n'en fut pas importuné.

FLORIVAL.

Cette conformité d'incidens est singuliere.

SAINT-FAR.

Et votre Garde ne vous a point instruit ?

FLORIVAL.

Non : & le vôtre ?

SAINT-FAR.

Il ne fait rien non plus : au reste, nous serons bientôt éclaircis; c'est à cinq heures que nous devons nous rendre; mais la façon dont nous vivons avec M. le Maréchal, nous met dans le cas de ne pas craindre d'être regardés comme importuns, en arrivant avant l'heure.

FLORIVAL.

Vous avez raison; partons.

SAINT-FAR.

Volontiers; mais avant, il faut que je vous prévienne sur des personnes de ses parentes, que vous y trouverez.

FLORIVAL.

Qui donc ?

SAINT-FAR.

Madame de Fiermont & sa fille; je les ai vues en vous quittant, elles y dînent.

FLORIVAL, *avec chaleur.*

Vous les avez vues, cruel ami, & vous ne m'en dites rien !

SAINT-FAR.

J'ai fait ce que j'ai pu pour désabuser la Marquise, je n'ose dire que j'aie pleinement réussi; mais je crois que votre justification est en bon train.

FLORIVAL, *l'embrassant.*

Ah ! mon ami, que ne vous dois-je pas ?

SAINT-FAR.

Et notre oncle l'Officieux, comment vont ses projets ?

FLORIVAL.

J'ai reçu de la femme qu'il me destine une déclaration en forme, sur papier timbré.

SAINT-FAR.

Quel conte !

FLORIVAL.

Parbleu, la voilà.

SAINT-FAR.

Excellent ! excellent ! je la garde, je veux en faire rire M. le Maréchal.

FLORIVAL.

Non, de grace : cela compromettrait mon oncle.

SAINT-FAR.

Oh ! Marquis, il nous a trop tourmentés aujourd'hui, pour que je n'en tire pas cette légere vengeance ; mais l'heure approche, partons. Voulez-vous que je vous mene, j'ai ma voiture.

FLORIVAL.

Ce n'est gueres la peine d'y monter, nous n'avons que la rue à traverser.

SCENE VIII.

DERVIEUX, *entr'ouvrant la porte.*

QUe j'ai bien fait d'écrire au Tribunal ! Son ennemi l'attendait ; il est revenu : s'ils n'avaient pas eu des Gardes.., Oh ! jeunesse, jeunesse, que vous êtes heureuse que des têtes plus mûres songent a réparer vos étourderies !

SCENE IX.

DERVIEUX, LE LAQUAIS *de la Baronne.*

LE LAQUAIS.

SI M. le Comte permettait....

DERVIEUX.

Que me veux-tu, mon enfant ?

LE LAQUAIS.

Dame, Monsieur, c'est que vous êtes si obligeant !

DERVIEUX.

Que puis-je faire pour toi ?

LE LAQUAIS.

Oh ! ce n'est pas pour moi que je prends la liberté d'interrompre M. le Comte.

DERVIEUX.

De quoi s'agit-il donc ?

LE LAQUAIS.

C'est, révérence parler, Monsieur, que je suis le cousin-

coufin-germain de Claude Brufquet, qu'était filleul de M. de Lorme, Concierge de votre Château.

DERVIEUX.

Puis-je lui rendre quelque fervice ? ce ferait de tout mon cœur.

LE LAQUAIS.

C'eft [illegible] votre refpect que les Gardes ont pris fon Baudet, dans les bois du Prieuré.

DERVIEUX.

J'entends, tu voudrais que j'écriviffe pour avoir fa grace.

LE LAQUAIS.

Si c'était de la bonté de M. le Comte.

DERVIEUX.

Ne t'embarraffe pas, j'arrangerai cela; mais tu ne me demandes rien pour toi.

LE LAQUAIS.

Dame, Monfieur, je fuis bien nourri, bien vêtu, je n'ai pas grand'chofe à faire; & je me trouverais comme un coq-en-pâte avec Madame la Baronne, fans un petit chagrin.

DERVIEUX.

Quel eft ce chagrin? je pourrai peut-être te rendre fervice.

LE LAQUAIS.

C'eft, ne vous déplaife, que Madame la Baronne me dit toujours que je ne fuis qu'une bête.

DERVIEUX.

Auffi, mon enfant, tu es fi gauche, fi neuf...

LE LAQUAIS.

Je fuis pourtant fait tout comme un autre.

DERVIEUX.

Oui; mais tu ne te préfentes pas de même... Tu marches en dandinant, tu as l'air lourd.

LE LAQUAIS.

On ne m'a pas appris autrement.

DERVIEUX.

Il me vient une idée... Dès que mon neveu fera rentré, je m'occuperai de toi; il fera ton affaire.

LE LAQUAIS.

Comment? M. le Marquis me dégourdira!

DERVIEUX.

Il vient d'avoir un Régiment, je l'engagerai à t'y recevoir foldat, & au bout de deux ou trois campagnes,..

LE LAQUAIS, *effrayé.*

Soldat! M. le Comte!...

DERVIEUX.

Il n'y a que le fervice pour débourer un jeune homme; tu feras reçu, tu m'en remercieras.

LE LAQUAIS.

Ah! je vous en remercie déja; je ne fuis entré Laquais

chez Madame la Baronne, que pour ne pas tirer à la milice.

DERVIEUX.

Cela eſt bien différent. Laiſſe-moi faire, tu ne ſeras pas reconnoiſſable après.

LE LAQUAIS.

Bien obligé, je ne veux tuer perſonne, ni qu'on me tue; j'aime mieux qu'on m'appelle imbécile & butor tant qu'on voudra.

DERVIEUX.

Et moi, je ne veux pas; je m'intéreſſe à toi, tu ſeras ſoldat.

LE LAQUAIS, *pleurant.*

Nenni, Monſieur, je n'ai pas l'humeur tournée à cela.

DERVIEUX.

Ne t'embarraſſe pas, c'eſt pour ton bien. Va faire tes adieux.

SCENE X.

LA BARONNE, DERVIEUX.

LA BARONNE.

EH bien! Comte, à préſent le Marquis ne court-il aucun danger?

DERVIEUX.

Pas le moindre. J'ai pris l'affaire à temps.

LA BARONNE.

Et vous penſez que c'eſt la préoccupation où cette querelle le mettait, qui cauſait ſa froideur dans notre entrevue.

DERVIEUX.

Sans doute, Madame; ſavez-vous bien qu'on ſerait diſtrait à moins... ſur le point de ſe couper la gorge. Ma foi, l'amour n'a pas beau jeu.

LA BARONNE.

Et vous vous imaginez que quand il ſera ſans inquiétude ſon cœur connaîtra tout le prix de ma tendreſſe.

DERVIEUX.

Aſſurément; je lui ai laiſſé l'état de vos biens.

LA BARONNE.

Vous étiez avec lui, quand il a reçu la ſommation que vous m'aviez conſeillé; quel effet a-t-elle produit?

DERVIEUX.

Celui que je déſirais: j'ai vu l'impatience... la colere...

LA BARONNE.

Ces ſentimens, cependant, ne ſont gueres favorables.

DERVIEUX.

Je les aime mieux que de l'indifférence. D'ailleurs, j'ai parlé comme il faut, pour aller à ſon cœur. J'ai paſſé

des reproches au sentiment, il s'est jetté dans mes bras, & m'a fait des excuses... mais d'un ton qui m'a touché.

LA BARONNE.

Vous m'attendrissez par votre récit, Comte.

DERVIEUX.

Quand on connaît un peu le cœur humain, on sait les cordes qu'il faut faire mouvoir, & c'est mon talent, à moi : laissez-moi faire, nous en viendrons à bout.

LA BARONNE.

Je le souhaite ; mais je crains....

DERVIEUX.

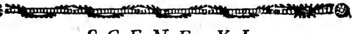
Quoi !

LA BARONNE.

De paraître faire un peu trop... les premiers pas.

DERVIEUX.

Il faut bien que quelqu'un les fasse ; vos vues sont légitimes, & que ce soit vous, que ce soit lui qui pressiez dans ce moment, après six mois de mariage, tout cela reviendra au même. Mais on vient.



SCENE XI.

LA BARONNE, DERVIEUX, BERTAC.

BERTAC.

Vous voyez, Madame la Baronne, un homme piqué au vif.

LA BARONNE.

Qu'avez-vous donc, Commandeur ?

BERTAC.

Je suis d'une humeur.... Ah ! vous voilà, Monsieur ; parbleu, vous m'avez fait faire une belle ambassade : c'était bien la peine de me tant presser pour visiter l'Hôtel Florival.

DERVIEUX.

La maison est charmante, & en faisant dans les distributions quelques changemens que je vous conseillerai...

BERTAC.

Il est bien question de distribuer, il s'agit d'acheter ; & le marché rompt à l'instant de conclure. Vous aviez bien affaire de me dire que cela dépendait de vous, que votre neveu signerait tout ce que vous arrangeriez.... en conséquence, j'importune mes amis, j'emprunte cent mille francs à ma parente, & quand je viens chez le vendeur pour terminer, il a l'air de ne pas concevoir ce que je veux lui dire, & il finit par un refus formel.

DERVIEUX.

Ne vous fâchez point ; je suis venu à bout de choses plus épineuses. Vous verrez.

BERTAC.

Je verrai.... cela ferait bon si j'avois le temps d'attendre ; mais j'ai soixante-ans, je suis pressé de jouir.

DERVIEUX.

Je n'avais pas encore parle à Florival quand vous l'avez vu, voilà pourquoi il a refusé.

BERTAC.

Vous l'avez donc vu depuis ?

DERVIEUX.

Assurément.

BERTAC.

Et il consent.

DERVIEUX.

Pas tout à-fait encore.

BERTAC.

Ah ! parbleu, me voilà bien plus avancé. A ce que je vois, les assurances que vous m'avez données roulent sur un peut-être.

DERVIEUX.

Ce peut-être vaut une certitude. Je marie Florival.

BERTAC.

Raison de plus, parbleu, pour qu'il garde sa maison.

LA BARONNE.

Mais si sa femme ne voulait point habiter Paris ?

BERTAC.

Elle ferait d'un goût singulier.

DERVIEUX.

Hé bien, celle dont il s'agit veut vivre dans ses terres.

BERTAC.

Vivre dans ses terres.... par goût.... Une jeune femme ! ...,

LA BARONNE.

Que trouvez-vous de si surprenant là-dedans, Commandeur ? Une femme sensible, aimant son mari....

BERTAC.

En trouve-t-on beaucoup sur ce modèle ?

LA BARONNE.

Elles sont peut-être moins rares qu'on ne pense.

BERTAC.

Cela se peut, eh bien ! cette femme sensible, aimant son mari....

LA BARONNE.

Préférera sûrement le calme de la vie champêtre au tumulte des villes.

BERTAC.

Je veux le croire ; mais vous imaginez-vous qu'il y ait deux femmes qui pensent de même ?

DERVIEUX.

Qu'il y en ait une, cela nous suffit.

BERTAC.

Où la trouverez-vous ?

DERVIEUX.

Parbleu, devant vos yeux.

BERTAC.

Que dites-vous ? comment ? c'eſt....

DERVIEUX.

Madame la Baronne.

BERTAC.

Qui épouſe....

DERVIEUX.

Oui.

BERTAC.

Le jeune Marquis de Florival ?

LA BARONNE.

Oui, Commandeur, moi-même.

DERVIEUX.

Les noms, les fortunes, le voiſinage des terres, tout ſe réunit.

BERTAC.

Oui, tout, hors l'âge.

LA BARONNE.

Le diſproportion n'eſt pas ſi grande.

BERTAC.

Il eſt vrai, quinze ou ſeize ans de plus, ce n'eſt pas une affaire.

LA BARONNE.

Le Marquis a vingt-ſix ans.

DERVIEUX.

Mon neveu ſera trop heureux ! Avec mes conſeils & les ſoins de Madame, comme ſes affaires vont proſpérer !

BERTAC.

Le jour eſt-il pris pour la noce ?

LA BARONNE.

Non, pas encore, il y a des arrangemens.... Au reſte, Commandeur, du ſecret, je vous prie ; on ne doit parler de ces ſortes d'affaires que quand elle ſont terminées.

BERTAC.

Ah ! comptez ſur ma diſcrétion ; tenez, voilà le futur, ſon empreſſement eſt de bon augure, & je vais l'en féliciter.

SCENE DERNIERE.

FLORIVAL, SAINT-FAR, LA BARONNE, BERTAC, DERVIEUX.

FLORIVAL.

VOus voyez, mon oncle, un homme au comble de ſes vœux, & j'accours vous faire part de mon bonheur.

DERVIEUX.

Que vous est-il donc arrivé, mon cher neveu ?

FLORIVAL.

J'aimais, j'étais aimé ; un mal-entendu a pensé tout rompre ; mais l'explication m'a justifié pleinement, & j'épouse demain l'objet de ma tendresse.

DERVIEUX.

Vous vous mariez demain !

BERTAC.

Tant mieux ; en ce cas, nous pouvons terminer le marché de notre maison.

FLORIVAL.

Vous voyez, Monsieur, qu'il est moins praticable que jamais, & ma femme, en vérité, mérite la préférence.

BERTAC.

Mais, Madame la Baronne ne veut point habiter Paris.

FLORIVAL.

Cela peut être, mais ma future ne veut point habiter la campagne.

BERTAC.

Ce n'est donc pas Madame que vous épousez ?

FLORIVAL.

J'avais d'autres engagemens.

BERTAC.

Que me contiez-vous donc l'un & l'autre ?

SAINT-FAR.

C'est Mademoiselle de Fiermont.

BERTAC.

Ma cousine !

DERVIEUX.

Comment ? comment ?

FLORIVAL.

Et vous voyez l'ami à qui je dois mon bonheur.

DERVIEUX.

Lui !

LA BARONNE.

Quelle confusion !...

BERTAC.

Parbleu, j'en suis charmé ; voilà ce qui s'appelle un mariage assorti. Je regrette pourtant la maison.

DERVIEUX.

Je souhaite, mon neveu, que ce soit pour votre bien ; mais si vous m'aviez prévenu, j'aurais pu vous donner des conseils.

LA BARONNE.

Quoi, Monsieur, vous cédez ! Je cours me cacher.

DERVIEUX.

Non, Madame, demeurez, je remédierai à tout.

FLORIVAL.

C'était une affaire arrangée par mon pere, avant sa mort.

SAINT-FAR.

Quelques incidens ridicules l'ont retardée aujourd'hui.

BERTAC.

Quels incidens ?

SAINT-FAR.

La fausse nouvelle du dérangement de sa fortune qu'on a donnée à la Marquise, la fausse vente de son Hôtel.....

BERTAC.

Hé! parbleu, c'est moi... mais ce n'est pas ma faute.. demandez....

SAINT-FAR.

Le bruit d'un duel entre le Marquis & moi...

BERTAC.

Ah! je n'y suis pour rien.

DERVIEUX.

Comment? je me serais trompé; cela n'est pas croyable.

LA BARONNE.

Je suis assez humiliée. (*Elle veut sortir.*)

DERVIEUX, *la retenant.*

Attendez un moment, vous verrez, vous verrez.

SAINT-FAR.

Mais, M. le Maréchal chez lequel nous venons de trouver Madame & Mademoiselle de Fiermont, voyant qu'il n'y avait rien à faire pour nous réconcilier, a mis ses bons offices à terminer cette union si désirée.

BERTAC.

Consolons-nous, Madame la Baronne; me voilà sans maison, vous sans mari; cherchons, peut-être nous trouverons.

LA BARONNE.

Je ne sais, Monsieur, ce que veut dire ce persiflage...; je n'ai jamais.... j'étouffe....

DERVIEUX.

Mon neveu, puisque c'est une affaire conclue, à la bonne heure; mais songez à la dépense d'un mariage, les bijoux, les diamans, les fêtes, on se met dans la gêne pour la vie, si on n'agit d'économie; laissez-moi faire, je ménagerai votre bourse.

FLORIVAL.

Je vous en rends grace; mais tout était déja prévu & arrangé d'avance. Madame, pardonnez....

LA BARONNE.

Oui, Monsieur, je pardonne.... Nous plaiderons jusqu'à la ruine de l'un ou de l'autre.

DERVIEUX, *brusquement après une pause.*

Vous ne plaiderez pas, Madame.

LA BARONNE.

Non, Monsieur, vous ne m'en empêcherez pas; c'est un parti pris.

DERVIEUX, *appuyant.*

Vous ne plaiderez pas, vous dis-je.

LA BARONNE.

Oh ! je plaiderai.

DERVIEUX.

Cette affaire peut s'arranger comme les autres, si vous suivez mon conseil.

LA BARONNE, *indignée.*

Vos conseils !

DERVIEUX.

Un mari vous échappe, & je vous en trouve un autre qui saura mieux vous apprécier, un homme droit, honnête, intelligent, officieux, & c'est moi.

BERTAC.

Il a raison, cousine : voilà, par exemple, un mariage sortable.

DERVIEUX.

Oui, Madame, oui, moi ; c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

LA BARONNE.

Le dépit m'empêche d'hésiter. Oui, Monsieur, j'accepte votre main ; mais partons demain pour nos terres, & puissions-nous avoir assez de postérité pour qu'il n'ait jamais rien à prétendre à votre succession.

DERVIEUX.

J'approuve votre avis, Madame, & vous verrez que j'arrangerai tout pour le mieux.

FIN.